

À la recherche de l'enfant perdu

*P*ar un bel après-midi d'automne, un petit garçon de quatre ans s'en alla au marché avec sa mère. Mû par un désir d'exploration et habité par la tranquille assurance de la présence de sa mère à ses côtés, il voulut s'approcher d'un étalage de belles grosses pommes rouges aperçues un peu plus loin. Il échappa ainsi à l'attention de sa mère et se perdit. Quand finalement on le retrouva, le petit garçon, tout en pleurs, s'exclama : « Maman, pourquoi tu m'as perdu ? » Dans sa détresse et sa frayeur, il s'était retrouvé face à l'absence d'une mère qu'il avait perdue et qui l'avait perdu. L'absence maternelle ne résultait pas de sa situation d'enfant errant. À ses yeux, une absence préalable de la mère avait causé sa propre perte. Dans sa tête, où il n'arrivait plus à penser, il s'était senti exclu de son regard. Elle aurait dû le tenir à l'oeil. Mais son attention s'était détournée ailleurs et cela avait perdu l'enfant. Ah ! bien sûr, le petit garçon ne subit pas le sort de la chèvre de Monsieur Séguin, ce qui ne l'empêcha sans doute pas de livrer des combats héroïques.

On pourrait même croire qu'il devint un jour psychanalyste et que les expériences terrifiantes de son enfance lui furent d'une aide précieuse dans sa compréhension de diverses formes de « Fort-Da ». Il s'agit bien sûr du célèbre jeu de la bobine observé par Freud chez un enfant d'un an et demi, jeu consistant à faire disparaître et réapparaître une bobine, ces deux mouvements s'accompagnant d'exclamations du bambin : « Fort » (Parti) ou « Da » (Voilà). Le jeu, on le sait, traduisait les réactions psychiques de l'enfant au départ et au retour de la mère. Mais revenons à notre héros devenu psychanalyste, et expert en « Fort-Da ». « *Voilà*, maintenant », pouvait-il dire, « j'ai ma petite théorie là-dessus », ce qui, convenons-en, est beaucoup plus rassurant que l'état de perdition qu'il avait déjà connu, enfant. Mais il ne se rendait pas compte qu'il avait utilisé le même terme pour présenter sa théorie (Voilà-Da) que celui du bambin à la réapparition de la bobine (ou de sa mère), comme si une théorie pouvait remplacer une bobine dans la représentation d'une mère !

Mais cela n'était pas sa seule originalité. Il avait en effet développé une drôle de manie : il demandait à tous ses patients de s'étendre sur un divan tandis que lui se dérobaît à leur regard en s'asseyant derrière. Après avoir tant souffert à quatre ans d'être exclu du regard de sa mère, il ne supportait plus maintenant d'être l'objet de celui des autres. Et où voulait-il en venir avec cette règle fondamentale du tout-penser et du tout-dire ? Avait-il oublié son état d'effondrement à quatre ans, et l'incapacité de penser alors ressentie ? Mais peut-être, dans sa grande sagesse, avait-il compris la nécessité paradoxale de créer un cadre avec des points d'ancrage très forts dans le temps et dans l'espace mais un cadre se situant aussi (et surtout) dans une autre dimension, à la recherche d'un enfant perdu.



Dans l'histoire du mouvement psychanalytique comme dans le déroulement des cures, cette recherche d'un enfant perdu est omniprésente. On connaît les développements importants de la psychanalyse d'enfant au cours des dernières décennies. Mais alors même que cette analyse se pratique sans divan, un enfant semble toujours vouloir surgir du divan de l'adulte.

À cet égard, certains cheminements de Mélanie Klein et de ses deux analystes, Ferenczi et Abraham, s'avèrent fort révélateurs. Après avoir interrompu son analyse avec Ferenczi pour des raisons « extérieures », Klein retourne à l'occasion le voir pour lui parler d'un enfant dont elle a entrepris l'analyse et dont on saura plus tard qu'il s'agissait de son propre fils. Où et comment l'analyse a-t-elle fait surgir du divan cet enfant ? Où et comment ce rapport analyste-analysante, au-delà même des raisons extérieures, s'est-il transformé et transporté sur une scène où les deux membres du couple analytique sont là à épier et à s'interroger sur ce qui se passe dans la « chambre de l'enfant ». Qui est cet enfant réel ? Peut-être un représentant symptomatique d'un désir inconscient réciproque de l'analyste et de l'analysante. Anzieu s'est demandé si, en retournant voir son analyste pour lui parler de son enfant, Klein ne faisait pas de Ferenczi le père imaginaire de l'enfant au moment où s'effaçait le père réel. Pour ma part, je me demande si cet enfant réel n'est pas venu prendre la place de l'enfant imaginaire du couple analytique. De l'écoute d'une patiente à la recherche d'un enfant on serait passé à l'écoute d'un parent parlant de son enfant-patient. Le pas franchi est énorme. Dans le deuxième cas, il n'est plus question de transfert. Les deux regardent ensemble ce qui se passe dans la « chambre de l'enfant » mais auparavant, ils ont quitté la chambre analytique. Le patient est devenu un enfant réel que Ferenczi et Klein cherchent à traiter, enfant réel ayant pris le relais de l'analyse. Du jeu du divan, on est passé à l'observation d'un enfant qui joue. L'avenir nous a révélé tout ce que Klein a vu dans ces jeux d'enfants, mais n'aurait peut-être pas vu dans son jeu analytique avec Ferenczi. Alors oui, un enfant réel a surgi, mais en tant que représentant d'un enfant imaginaire issu du divan, et qu'analyste et analysante ont finalement dénié ou rejeté.

Klein rapporte qu'elle faisait sur son analyste « un important transfert positif » ajoutant qu'à cette époque, le transfert négatif ne s'analysait pas ! Ferenczi, pour sa part, était fasciné par les dons de sa patiente à comprendre l'enfant et l'encourageait vivement dans ses recherches en psychanalyse de l'enfant. Curieusement, l'enfant de la perception kleinienne se présentera presque comme une sorte de « négatif » de l'enfant ferenczien, ce dernier ne connaissant que le langage de la tendresse et de

l'innocence, traumatisé par la passion de l'adulte et désavoué par lui. L'enfant kleinien est un enfant brûlant, à tel point que l'opposition à Klein dans le milieu analytique peut tenir en partie à la crainte que les analyses d'enfants aillent trop loin et viennent perturber « l'innocence enfantine ». Étrange retour des choses : une partie de la communauté psychanalytique s'opposant à M. Klein et justifiant cette opposition par un recours à une explication ferenczienne du traumatisme : l'analyste, adulte passionné, venant faire violence à la tendresse de l'enfant. Et quand, plus tard, il fut question d'exclure Klein de l'A.P.I., qui voulait-on ainsi exclure : une psychanalyste « déviante » ou une certaine représentation de l'enfant, enfant théorique ayant beaucoup de mal à se faire accepter dans le « corps analytique » et enfant imaginaire dont le surgissement fait problème dans le déroulement de la cure.

On a accusé M. Klein de faire des observations de l'enfant s'accordant trop avec ses propres fantasmes. C'était, bien sûr, reconnaître les liens entre l'enfant théorique et l'enfant imaginaire, mais c'était par contre méconnaître que tout analyste transporte toujours avec lui son propre divan, celui de sa propre analyse, qui servira désormais à ses propres analysants. Ce divan est rempli de divers messages inconscients que certains enfants réels en psychanalyse pourraient dévoiler. De même qu'un enfant surgit du divan de l'adulte, de même l'enfant réel en analyse fait surgir des formes de divans. L'enfant réel qui fait parler le divan dans son jeu ne dit-il pas quelque chose du « jeu du divan » dans l'analyse d'adulte ?

Chez Klein, ce jeu du divan a été notamment marqué par un important transfert positif. Le transfert négatif n'a, soi-disant, été analysé ni par Freud à Ferenczi, ni par Ferenczi à Klein, mais l'enfant surgi du divan, cet « enfant kleinien », deviendra un « négatif » de « l'enfant ferenczien ». On peut s'étonner que Ferenczi n'ait pas sursauté devant l'enfant kleinien, qu'il ne l'ait pas à son tour considéré comme un enfant terrible, soit parce que trop différent de l'enfant ferenczien (celui dont il est question dans sa conception du traumatisme), soit parce que trop identique à l'enfant terrible en lui. L'auteur de l'enfant kleinien aura une conception de la culpabilité tout à fait opposée à celle de Ferenczi. Pour Klein, la culpabilité de l'enfant découle de son ambivalence envers ses parents. Ces derniers,

aimés de façon ambivalente, sont introjectés et forment le noyau du Sur-moi alors que pour Ferenczi, l'enfant introjecte la culpabilité de l'adulte agresseur.

Au cours de sa deuxième analyse, cette fois avec Abraham, le couple analytique fera à nouveau surgir un enfant du divan. Abraham sort de sa neutralité professionnelle et déclare à la fin de l'exposé de sa patiente sur le cas d'Erna que l'avenir de la psychanalyse repose sur la psychanalyse des enfants. Peut-on aussi l'entendre comme la parole d'un analyste déclarant à sa patiente que l'avenir de son analyse personnelle repose sur l'analyse d'un enfant. Klein, semble-t-il, fut absolument ravie par cette déclaration. « Événement inoubliable », dira-t-elle plus tard, et sans doute porteur de séduction, pourrait-on ajouter.

Et qui est cet enfant évoqué par un analyste sorti de sa neutralité ? Enfant « nourrisson savant » sur qui repose l'avenir de la psychanalyse, enfant clairvoyant pouvant reconnaître la vérité toute nue. Et quelles sont les traces du nourrisson savant chez celle qui, aux yeux de certains, serait devenue, selon l'expression de Maurice Dayan, « une machine à interpréter follement sensée ». Il est intéressant de lier deux reproches fréquemment adressés à Klein : le premier, de perturber l'innocence enfantine, le second, d'avoir toutes les réponses, d'agir, pourrait-on dire, comme un nourrisson savant. Serait-ce que ces deux positions se recourent ? D'un enfant séduit et désavoué (la non-reconnaissance du transfert négatif pourrait être vue comme un désaveu) on en arrive au nourrisson savant. On aura compris qu'au-delà de Klein, Ferenczi et Abraham, ce dont il est question ici, c'est de la transmission et de la filiation en analyse, et que nous partageons tous cette position de nourrisson savant.



Si l'analyse de l'adulte se fait dans un cadre excluant l'enfant réel, il est tout de même significatif d'observer à quel point un « enfant » s'introduit toujours dans la cure. Par ailleurs, si l'analyse de l'enfant se fait toujours sans divan, il est tout autant significatif d'observer à quel point un « divan » peut aussi s'y introduire. En effet, à travers son activité ludique, l'enfant

peut faire surgir un « divan » : certaines caractéristiques de son jeu recréent alors certaines conditions associées au divan dans l'analyse de l'adulte.

S'il est vrai que le cadre analytique témoigne silencieusement de certains aspects de la relation analytique, on peut tout autant se le représenter comme facilitant ou inhibant l'éclosion de certaines dimensions inconscientes. Freud a eu recours au divan, ne pouvant supporter d'être constamment l'objet du regard de ses patients. L'idée sous-jacente d'une exaspération face à ses patients me rappelle certains mouvements d'exaspération de l'adulte face à l'enfant. Le divan, la position couchée ne comportent-ils pas un assujettissement où il s'agirait aussi de faire taire un enfant ? Pas d'analyse sans divan mais pas de divan dans l'analyse de l'enfant : comme si divan et enfant s'excluaient ou (plusieurs l'ont pensé et Freud en était) comme si analyse et enfant s'excluaient. Divan et enfant font chambre à part, tant et si bien qu'il arrive qu'un enfant surgisse du divan et vienne à se manifester « hors cadre » *i.e.* à prendre forme dans une réalité extérieure à l'analyse. Mais ce n'est bien sûr pas toujours le cas : les rêves des analysants adultes mettent souvent en scène un enfant, enfant parfois énigmatique, qui n'est pas un représentant de l'enfant historique mais une véritable création de l'analyse, et présentant des liens évidents à l'analysant et à l'analyste. Il arrive aussi que ces rêves mettent en scène un divan ... sorti de sa neutralité et de son silence, divan donnant naissance (comme dans les jeux en analyse d'enfants) à des représentations d'amour, de passion et de mort. Ces expressions oniriques interrogent tout autant l'analysant que l'analyste mais il est remarquable que ces représentations de l'enfant et du divan soient demeurées plus ou moins inconscientes jusqu'à l'apparition du rêve et que leur surgissement s'accompagne souvent d'angoisse, de culpabilité ou de honte. Dans bien des cas, l'analysant aurait souhaité ne jamais avoir fait un tel rêve ou, à tout le moins, pouvoir se soustraire à la règle du tout-dire.



Pour ma part, j'aurais bien souhaité faire taire les manifestations d'un jeu qu'une petite fille de huit ans répétait avec moi. Avec Sophie, j'étais bien sûr un analyste sans divan.

Or, un jour, elle m'invita en quelque sorte à m'étendre sur « son divan » et à ses côtés, invitation à « coucher » avec elle et à « faire l'amour ensemble ». Peut-être qu'un enfant « bien élevé » (trop bien élevé, aurait dit Ferenczi) m'aurait demandé : « D'où viennent les enfants ? » ou « Comment on fait les enfants ? » Mais l'invitation de mon enfant terrible était beaucoup plus violente et passionnée, d'autant plus qu'elle la faisait suivre d'une mise en scène et d'une mise en acte d'une grande puissance traumatique. Elle tirait les rideaux, éteignait les lumières, plaçait deux chaises l'une à côté de l'autre (c'étaient nos lits), et nous restions là assis dans l'obscurité, le « jeu » se terminant dans un vide sans doute aussi intolérable pour elle que pour moi. D'aucuns pourraient trouver ironique que l'analyste d'adulte, invitant régulièrement ses analysants à s'étendre sur « son divan » (selon les rites canoniques de la cure classique), se soit senti à ce point violenté par l'invitation au divan d'une fillette de huit ans dans ce qui n'était après tout qu'un « jeu d'enfant » ! Est-il possible d'être analyste sans divan ? Curieusement, c'est au moment où j'ai été invité au divan par Sophie, au moment où elle m'a sorti de mon fauteuil, que j'ai eu le sentiment de me perdre comme analyste.

Il m'a semblé alors être invité sur un divan qui n'avait plus rien d'analytique et mon malaise n'était en rien atténué par cette sollicitation à une participation active à son jeu, à jouer le personnage qu'elle avait choisi pour moi. Comme il aurait été plus agréable de laisser jouer l'enfant et de rester à l'écart en observateur neutre et bienveillant. Bien sûr, nous étions « assis » côte à côte mais tout son jeu m'amenait à me sentir « étendu », pour ne pas dire « terrassé ». Je me sentais pris à son jeu et il m'a fallu du temps pour comprendre que c'est le jeu analytique lui-même qui m'avait surpris alors que je croyais en être le maître ou le meneur.

La mise en scène de Sophie nous plongeait tous les deux dans une absence de représentation et dans une sorte de corps à corps où nous restions figés et muets. À quoi Sophie me conviait-elle dans son jeu passionnel, dans cette invitation au divan-lit ? Je pense à ces rêves en apparence ratés, des rêves blancs ou des rêves de sensations, des rêves sans mise en scène, sans représentation, sans parole, des rêves reproduisant des impressions de

présence diffuse entre deux êtres, mais sans que jamais ils se voient, s'entendent ou se touchent, deux êtres non pas dans le noir (ce serait déjà une représentation) mais en état de sidération dans le vide. C'est une expérience psychique de cette nature que Sophie éveillait en moi. Ce jeu passionnel en était-il vraiment un ? Et cette passion pouvait-elle s'exprimer autrement que dans un jeu, le jeu de l'enfant bien sûr mais aussi le « jeu » de l'analyse elle-même ?

Son jeu s'est mis à faire parler un divan. Posé là silencieusement dans mes cures d'adultes, il s'est mis à « hurler » dans cette cure d'enfant. Le divan nous plaçait elle et moi dans une situation de corps à corps où notre activité de pensée semblait se dissoudre. L'objet physique avait pris vie et s'établissait maintenant dans un autre lieu où il était question d'amour, de passion et d'attentat.

Quand l'analyste invite son patient à s'allonger sur le divan, il l'invite à faire un geste d'une grande intimité. Au début de ma pratique analytique, j'avais un vieux divan dont les ressorts avaient subi les affres du temps. Certains analysants y avaient trouvé des positions plus confortables en fonction de leur anatomie et... de celle du divan. Quand je changeai plus tard pour un mobilier plus moderne et plus confortable, d'aucuns s'étaient sentis délogés d'un lieu et d'un rapport où s'étaient moulées deux anatomies. À plus d'un égard, ce divan « avait de la gueule », mais il s'est mis à parler (ou à faire parler de lui) dans un état d'absence. Étrangement, l'absence du divan dans la cure de Sophie lui a aussi rendu une parole, et cette parole renvoie peut-être à autant de représentations enfouies dans le divan réel de la cure classique. Ce divan témoignerait tout autant de la neutralité bienveillante de l'analyste que de sa passion silencieuse. Et ce que Sophie avait éveillé en moi n'était pas sans rapport avec la promesse de l'avènement d'un après-coup, promesse inhérente à toute offre d'analyse. Et dans ce cadre, le divan apparaît comme le lieu où cet après-coup pourra advenir.

Mais il n'est pas toujours facile de tenir ses promesses. Les sollicitations actives de Sophie m'embarrassaient au plus haut point et j'aurais bien souhaité qu'elle y mette un terme. Après tout, la place d'un analyste est dans son fauteuil, pas sur un divan, surtout pas à côté du patient, et encore

moins quand ce patient est un enfant ! Mais justement, il m'est apparu de plus en plus qu'un enfant était perdu dans ce jeu « érotique » dont la répétition ne cessait de m'alerter.

Un jour où, poursuivant son jeu passionnel, Sophie m'invita langoureusement à aller « danser avec elle », je changeai les règles du jeu et lui proposai plutôt une visite au Père Noël. Surprise, elle n'en fut pas moins « séduite » et soulagée d'être perçue enfin comme un enfant. Dans son jeu passionnel elle nous soumettait tous les deux à une approche du feu. La référence au Père Noël, toute séduisante qu'elle est, voulait sans doute permettre à chacun de nous de retrouver une place dans un rapport père-enfant.

Et c'est d'ailleurs à un rapport très particulier père-enfant que Sophie m'a ensuite conduit dans ce jeu où elle dessina et découpa deux cercueils qu'elle mit côte à côte : celui de son père mort quand elle avait trois ans, et le sien. Sophie et son père étaient étendus là côte à côte. Comme elle et moi dans son scénario répétitif en début de traitement, assis côte à côte dans le noir, dans le vide, dans la mort. Ce jeu, pour des raisons différentes, m'avait alerté tout autant que son jeu passionnel.

Ne pourrait-on prêter à Sophie ces paroles prononcées par l'enfant onirique d'un rêve rapporté par Freud au chapitre VII de l'*Interprétation des rêves* : « Père, ne vois-tu pas que je brûle » et cet enfant qui brûle serait tout autant celui du jeu passionnel que « l'enfant mort », enterré avec le père, l'enfant tout à la fois porté et dissous par la passion, en état d'agonie « où s'éprouve la disparition du sujet, dans l'imminence de la mort ou », ajoute également Pontalis, « dans le trop de la jouissance ». Du divan imaginaire de Sophie est sorti un enfant. S'il est vrai, dans l'analyse de l'adulte, que l'après-coup puisse s'élaborer comme une recherche de l'enfant perdu, la cure de Sophie témoigne finalement de cette même recherche en analyse d'enfant.

L'analyse a fait surgir un enfant entre la vie et la mort, comme l'enfant du rêve rapporté par Freud : enfant mort dans la réalité, redevenant vivant dans le rêve, mais pour alerter le père endormi du danger qui pourrait le

détruire, lui enfant. Sophie aussi m'a alerté, d'abord dans son jeu érotique et ensuite dans cette auto-sépulture. Dans un cas comme dans l'autre, elle m'a interpellé en me disant à sa façon : « Ne vois-tu pas que je brûle ? » Et je me suis senti moi-même « brûler », sans doute aussi à la manière de ce jeu d'enfant où un joueur « brûle » ou « gèle », selon son degré de rapprochement ou d'éloignement d'un objet caché.

Ce n'est ni le divan, ni le jeu de l'enfant qui fondent l'analyse, c'est le jeu même de l'analyse s'articulant autour du divan ou du jeu de l'enfant qui est seul fondateur. « Il vaut mieux rire noir que pleurer blanc », dit le poète Alechinsky. Le « pleurer blanc » de l'enterrement de Sophie le serait peut-être resté s'il ne s'était inscrit dans le jeu analytique d'un « rire noir ». Cette double sépulture reproduite dans le jeu porterait en elle-même, du fait qu'elle est jouée, la possibilité d'une « sépulture psychique », c'est-à-dire d'un renoncement, d'un deuil. Sophie a créé une aire de jeu, aire transitionnelle différente de l'aire fusionnelle ou indifférenciée de l'enfant enterré avec son père. Comme chez ce petit garçon de quatre ans cité au début de ce texte, le père de Sophie l'avait perdue. En créant ce divan imaginaire où nous nous retrouvions finalement tous les deux dans le vide et dans l'absence, Sophie cherchait à retrouver un enfant perdu et peut-être a-t-elle cherché à faire de moi un père pouvant la retrouver. C'est peut-être aussi le sens de mon invitation à visiter le Père... Noël.



Ce besoin de conserver ou de retrouver un enfant dans le regard de l'autre s'est manifesté dans le jeu d'une autre fillette. Ce moment clinique illustre moins la recherche d'un enfant perdu que la recherche d'un refuge pour un enfant menacé de disparition. L'enfant me disait sa hâte d'être adoptée par ses parents actuels. Enfin, elle allait porter le même nom qu'eux : « Fini Stéphanie X, à partir de telle date, je vais m'appeler Stéphanie Y. » Je n'ai pu cacher mon étonnement, devrais-je dire ma protestation, à laisser ainsi Stéphanie X sombrer dans l'oubli. Sans doute s'agissait-il de la même protestation que celle éprouvée devant Sophie et son auto-enterrement. Un jour, ma petite patiente me convie au jeu du regard. Il faut s'asseoir face à face, se regarder droit dans les yeux et maintenir cette fixité du regard sans

jamais cligner des yeux. Le résultat est étonnant, presque hallucinant. Plus je fixe ma patiente, plus elle disparaît à mes yeux. Les traits de son visage s'embrouillent et je n'en aperçois plus que le contour. Puis tout devient très diffus et Stéphanie se confond avec le cadre environnant. Une fois le jeu terminé, elle m'invite à regarder sur les murs : j'y vois des ombres. Seraient-ce des ombres de Stéphanie X qu'elle a voulu à la fois faire disparaître et conserver dans mon regard ?

Un jour, en arrivant à sa séance, Stéphanie aperçoit mon oeil rougi par une inflammation. Inquiète, elle me propose un jeu différent de celui du regard. C'est le jeu du pendu : il faut trouver le mot, les lettres et combler les espaces avant qu'il ne soit trop tard. Appréhendant de ne plus pouvoir être conservée dans mon regard, de ne plus pouvoir s'y reconnaître, Stéphanie veut m'amener à dire, à nommer quelque chose d'elle-même ou quelque chose en elle, comme pour compenser cette défaillance en moi.

Il est remarquable que ce jeu tout axé sur le regard, où chacun des deux protagonistes est à la fois et intensément sujet et objet, en arrive à créer certaines conditions semblables à celles induites par le cadre divan-fauteuil, à favoriser un certain état de dissolution du regard, à en faire disparaître son objet. Le « cadre » associé à ce jeu reproduit certains éléments du cadre classique¹ : la concentration exigée des joueurs suppose et entraîne une « diminution des stimuli extérieurs » ; le jeu ne peut se maintenir et se poursuivre que dans un blocage des voies de la motricité. Si un joueur bouge (ne serait-ce que l'activité motrice du clignement des yeux) l'effet de dissolution est perdu. C'est alors la fin du jeu et comme à la fin d'une séance dans le cadre classique, les deux « joueurs » se retrouvent face à face dans une réalité extérieure à l'univers qu'ils viennent de quitter. Enfin, comme dans la cure classique divan-fauteuil, ce jeu tend à « simuler l'espace de fabrication de rêve » et favorise « l'irréalisation de la réalité extérieure » (les ombres dans le jeu de Stéphanie). On peut se demander si le jeu en psychanalyse d'enfant reproduit certains éléments du cadre analytique classique ou si ce n'est pas plutôt ce dernier qui emprunte au jeu ses conditions d'existence. Winnicott considère important de « rappeler constamment à l'analyste ce qu'il doit à Freud mais aussi ce que nous devons à cette chose naturelle et universelle, le jeu. »²

Les ombres du jeu du regard ont aussi trouvé un « refuge » dans le réel. Stéphanie a écrit son nom sur un morceau de papier, ce nom que l'adoption allait faire disparaître. Elle a soigneusement plié le bout de papier m'expliquant qu'elle allait l'apporter chez elle et le ranger dans un « petit coffre » où elle garde des choses précieuses. Mais il aura fallu auparavant une forme de dissolution du regard pour qu'un enfant perdu ou menacé de l'être puisse trouver refuge dans un autre regard. Si ce jeu recrée certaines conditions associées au divan dans la cure classique, il n'en fait pas moins entendre certains éléments plus silencieux : comme avec Sophie, j'étais sollicité à une participation active au jeu de l'enfant impliquant de ma part une réponse aux niveaux sensoriels et moteurs. Face à Stéphanie, je baignais dans cet univers sensori-moteur tout en sentant les transformations de mon regard. Il s'agissait d'un jeu corporel aux sensations physiques diverses, d'une forme de corps à corps mais dont l'enjeu se situait aussi dans une autre dimension, au-delà du temps et de l'espace physique.



Sophie et Stéphanie m'ont toutes deux invité à prendre le divan. Dans ma réponse et ma participation à leurs jeux, j'étais engagé dans une sorte d'analyse mutuelle sans laquelle le jeu et l'analyse n'auraient pu se poursuivre. À cet égard, il est intéressant de constater qu'un même analyste, Ferenczi, ait été amené à vouloir réduire l'écart entre analyse d'adultes et analyse d'enfants (en introduisant notamment des techniques d'analyse d'enfants avec des adultes) et à proposer, en un autre temps, une approche dite d'analyse mutuelle.

Francis m'a aussi invité au divan, à prendre sa place sur ce divan réel où il venait s'étendre depuis plusieurs années. Qu'en est-il de cette invitation ? Tentative de me mettre à sa place ou mieux, de me mettre à ma place, le patient ayant déjà dénoncé l'analyse comme un jeu où l'un joue à l'analyste et l'autre, au patient. Faut-il entendre ce reproche comme celui adressé par Ferenczi aux analystes de son temps (et à Freud) à qui il reprochait leur hypocrisie professionnelle ?

Aller sur le divan, mais pour parler au nom de qui ? Pour permettre au patient d'entendre une parole déposée en moi, comme pour la protéger de ses propres attaques et de sa propre destruction ? Cette parole attendue de l'analyste est-elle uniquement celle de l'être « supposé savoir » ? En plus de cette invitation au divan, ce patient m'avait souvent dit de toutes sortes de manières et sur tous les tons : « Parlez, vous ! » Au fil du temps, j'en suis venu à entendre :

« Parlez, vous ! » À vous de parler. Faites-vous entendre de moi.

« Parlez-vous ! » Parlez à vous-même.

« Parlez-moi ! » Parlez-moi de ce qu'à vous je dis, de ce qu'*en vous* je dis. Enfin : « Moi parler ». Quand je serai capable de parler ici, j'aurai aussi commencé à vivre à l'extérieur.

Tout comme Stéphanie, Francis m'a aussi conduit à un coffret. Dans ce coffret construit par son père, il avait enfermé certains objets, à la mort de ce dernier, objets auxquels il n'avait plus accès, ayant depuis longtemps perdu la clé du coffret. Un jour, un rêve étrange vint sonner l'alerte : son père, mort depuis plusieurs années, était à l'agonie. Et l'imminence de sa mort suscitait un climat de panique. Quelque temps avant ce rêve, Francis avait forcé le coffret pour en retirer les objets qu'il contenait. L'invitation au divan se voulait-elle une tentative de sortir d'un coffre que ce même divan en était venu à représenter ? Pendant plusieurs semaines avant son offre de mutualité, le patient avait été saisi d'une profonde torpeur envahissant son esprit comme son corps, et qu'il m'arrivait également de ressentir.

Tout comme pour Sophie, le divan sur lequel m'invitait Francis était donc imaginaire et m'amenait à la rencontre d'un enfant entre vie et mort, d'un enfant en danger de mort mais aussi « en danger de vie ». Au jeu de l'analyse mutuelle, Francis souhaitait que cet enfant, peut-être déposé en moi, soit enfin libéré, mais ce mouvement même de libération pouvait aussi lui apparaître comme mortifère.

Francis me demandait de lui faire entendre son propre hurlement, hurlement peut-être étouffé chez lui comme chez moi quand il m'avait

rapporté ce rêve en début d'analyse : « On exhume des cadavres. On les incinère. J'ouvre l'incinérateur pour voir à quoi ressemble un cadavre. Mais dans le fond de l'incinérateur, c'est un miroir ».

Francis avait refusé le divan au début de l'analyse tout en me signalant son amnésie totale d'une partie importante de son enfance. Il traînait avec lui une photo de lui enfant mais sans pouvoir se souvenir ou donner vie à cet enfant. Sa recherche de l'enfant perdu l'a conduit quelques années plus tard au rêve suivant : « Une main sort d'une surface et me sert à manger. Au début, c'est juste une surface. J'avais jamais imaginé que derrière la main et la surface, y avait quelque chose. Et là, je voyais derrière, une cuisine de restaurant, pleine de coquerelles. Ce qui me frappe, c'est la découverte. Ainsi donc, il existait quelque chose derrière cette surface. C'est comme si ça n'arrivait que très difficilement à mon cerveau : y a quelque chose derrière et c'est écœurant. Il faut une gymnastique de l'esprit pour constater ça et réagir à ça ». Et faisant allusion à son rêve précédent, il ajoute : « La découverte, c'est qu'on peut aller au-delà de la surface et traverser le miroir ».

Le cerveau de Francis avait été paralysé par un regard qui lui renvoyait une image de mort. Combien de fois avais-je douté avec lui de la pertinence de cette démarche analytique ? Combien de fois avais-je pensé que Francis, en cherchant à rendre cette analyse tout à fait inutile, voulait au fond tuer ma raison d'être ou, peut-être bien, mon être de raison ? En m'invitant à aller sur le divan, ne voulait-il pas que je témoigne de l'enfant perdu, d'un enfant qui pourrait quitter le cercueil et la cuisine pleine de coquerelles pour surmonter non plus des dangers de mort mais des dangers de vie.

Était-ce aussi le sens d'un rêve ultérieur de l'analyse. Un jour, se préparant à venir à sa séance, Francis se lève, fait sa toilette et au moment de partir pour venir s'étendre sur le divan, va plutôt s'étendre sur son lit, s'endort et fait le rêve suivant : « J'entre dans une sorte de salon mortuaire mais ce n'est pas vraiment un salon mortuaire. Je demande où est Monsieur Francis. On me répond qu'il est parti. Mais vous savez, il était pas parti pour se faire enterrer. C'était comme quitter le salon pour enfin aller vivre. — Je sais que vous aimez les rêves. Ce rêve-là, c'est un cadeau. »

Bien sûr, ce n'est pas en répondant formellement à une demande d'analyse mutuelle (ou en l'introduisant d'emblée dans la cure) que l'analyste pourra le mieux accompagner l'analysant dans sa recherche de l'enfant perdu. Mais il lui faut néanmoins être doublement patient (aux sens de patience et d'analysant) et reconnaître que le divan de l'un est toujours aussi un peu le divan de l'autre.



Tant Sophie, que Stéphanie et Francis m'ont sollicité à une participation active à leur jeu. Les trois m'ont invité à leur façon à m'installer sur leur divan et ces jeux de divan auront contribué à faire surgir un enfant en danger de mort ou de vie, tout en donnant au divan lui-même différents sens qu'il recèle d'abord silencieusement.



NOTES

1. J.-L. Donnet, « Le divan bien tempéré », *Nouvelle revue de psychanalyse*, n° 8, 1973.
2. D.W. Winnicott, *Jeu et réalité*, Paris, Gallimard, 1975, p. 60.

BIBLIOGRAPHIE

- Anzieu, D., « Comment on devient Mélanie Klein », *Nouvelle revue de psychanalyse*, n° 26, 1982.
- Bokanowski, T., « Présence de Ferenczi dans *Analyse terminée, analyse interminable* », *Études freudiennes*, n° 15-16, 1979.
- Dayan, M., « Madame K. interpréta : la théorie dans la pratique kleinienne », *Topique*, n° 19, 1977, pp. 77-115.
- Pontalis, J.-B., « La chambre des enfants », *Nouvelle Revue de Psychanalyse*, n° 19, 1979.
- Schneider, M., *Le trauma et la filiation paradoxale*, Paris, Ramsay, 1988.